

La maison des Hirondelles - Sandrine Gibert

Chapitre 1

Paul allume une cigarette et inspire une longue bouffée salvatrice. Il n'a plus fumé depuis six mois, un record, mais avec le stress dû au coup de fil du médecin quelques heures plus tôt, les effets du manque l'ont saisi en étau. La nicotine afflue dans son cerveau de la même manière qu'une vague déferle sur la jetée : avec force et précipitation. En quelques minutes, les battements de son cœur s'apaisent. Il se répète comme un mantra « *Thomas va bien* ». Une épaule démise, quelques contusions et points de suture, mais il va bien. Il se frotte les yeux que quelques larmes traîtresses tentent d'inonder et appelle Valentine pour la rassurer. Il n'a pas voulu qu'elle le rejoigne. Pas sans savoir ce qui s'était passé et comment allait Thomas. Des lumières bleues et rouges clignotent en silence dans la nuit. Paul les fixe un instant. Hypnotisé par les flashes de l'ambulance, sa fréquence respiratoire s'apaise. Il inspire profondément. Ça y est, il a repris le contrôle et rangé ses émotions au fond de sa poche. Il écrase son mégot rageusement et se dirige vers le service orthopédique.

Thomas est revenu dans sa chambre après un dernier examen clinique. Par précaution et au vu du choc reçu à la tête pendant l'accident, le médecin préfère le garder en observation quelques heures de plus. Il ferme les yeux et serre les poings. La douleur de son épaule n'est rien en comparaison de la culpabilité qui l'écrase et lui tord le ventre. Il s'efforce de retenir ses larmes qui s'échappent malgré lui. Ses sourcils froncés lui creusent le front. Il se mord la lèvre inférieure pour tenter de maîtriser les sanglots coincés dans sa gorge. La plus belle période de sa vie depuis des années s'est terminée cette nuit. Contre un platane.

Comment en est-il arrivé là ? Le jeune homme essaie de remettre de l'ordre dans ses idées, mais il se sent désorienté. Il n'a pas réussi à expliquer ce qu'il s'était passé à l'urgentiste. Désormais au calme dans sa chambre, des flashes de la soirée lui reviennent, confus. Des rires, de la musique. De l'alcool, des verres qui s'entrechoquent. Les cris. La dispute. La nausée qui monte, l'air frais sur le parking et le bruit des portières qui claquent. Ses paupières lourdes. Blackout. Il se souvient d'avoir ouvert les yeux un bref instant, sentir son corps serré dans une civière, un masque à oxygène sur le nez, la tête coincée dans une minerve. Une jeune femme lui a souri « *ne vous inquiétez pas, nous sommes en route pour l'hôpital* ». Et à nouveau le trou noir.

Thomas s'est assoupi, épuisé par cette nuit, ponctuée d'examens médicaux et par les médicaments que l'infirmier lui a administrés. Il se réveille quelques heures plus tard, en sursaut, haletant et le cœur battant. Il se souvient des paroles du médecin. Elles résonnent dans

ses oreilles. Un bourdonnement de mots, comme un grésillement insupportable, où seules quelques phrases lui parviennent indistinctement dans un désordre incompréhensible : voiture, alcoolémie, je suis désolé, miracle, Maxime décédé, désincarcération, victimes, pompiers, camion, contusions. Maxime décédé. C'est ce que le cerveau de Thomas a capturé, imprimé et projette désormais sans discontinuer sur son grand écran privé. Maxime décédé. Il sent physiquement une fissure fendre son cœur à chaque fois que ces deux mots se mettent à clignoter devant ses yeux. Ses battements cardiaques semblent désordonnés. Une arythmie insupportable. Maxime décédé. Il se force à inspirer profondément afin de canaliser son souffle et la douleur qui se réveille.

— Comment tu te sens ?

La voix de son père, rauque, lui fait lever la tête. Thomas fixe un regard un peu hagard sur l'homme qui se tient face à lui. Depuis quand est-il là ? Qui l'a prévenu ? Il ne l'a pas entendu arriver. Il est vraiment là ?

— Ça va.

Il a du mal à reconnaître sa voix, lointaine, presque inaudible, lui semble-t-il. Il sent son ventre se serrer à nouveau. Son père est là. Ils ne sont pas vus depuis plus de six mois. Depuis sa rentrée universitaire. Paul est très occupé, mais il avait tenu à l'accompagner jusqu'à Paris pour l'aider à emménager. Ils avaient passé un agréable week-end : un resto, une sortie au théâtre, puis le lendemain la remise des clés, l'état des lieux. Paul était parti dès la fin de la matinée : « *ne me déçois pas, je compte sur toi* ». *Raté Papa...* pense Thomas en baissant à nouveau les yeux. Pourtant, il ne peut s'empêcher de se sentir soulagé par sa présence. Rassurante. Son père va l'aider à tout arranger. C'est sûr qu'il va être furieux, mais il ne le laissera pas tomber.

Paul tire une chaise et s'assoit près de son fils. *Il va bien*, se répète-t-il encore une fois. Lorsqu'il est arrivé au petit matin, Thomas était installé dans un box du service des urgences. En le voyant endormi, couvert de pansements et d'hématomes, la perfusion plantée dans son bras gauche, le visage tuméfié, il avait dû se mordre le poing pour étouffer le sanglot qui montait en puissance dans sa gorge. Rapidement rassuré par une infirmière, il s'était vite repris et avait pu échanger quelques mots avec le médecin qui l'avait appelé la veille, en fin de soirée. Il a ainsi appris comment la voiture avait fait une sortie de route et comment son fils avait été retrouvé, seul, dans la carcasse du véhicule. Les gendarmes avaient récupéré son numéro dans le téléphone miraculeusement intact du jeune homme. Il venait tout juste de rentrer après une journée de travail chargée : un client compliqué, une affaire compliquée, un jugement reporté en appel. Comme d'habitude quoi... Mais il n'avait pas hésité une seconde et avait parcouru les 585 kilomètres qui séparaient Bordeaux de la capitale en à peine cinq heures.

Et il est là maintenant. La figure défaite par la fatigue d'une nuit blanche, l'inquiétude, et désormais la colère et la déception. Thomas aimerait qu'il lui prenne la main, mais ils n'ont jamais été très tactiles entre eux. Plutôt pudique même. Ça y est, le moment de s'expliquer est là. Thomas se racle la gorge :

— Papa, je suis...

— Ne dis rien. Je ne peux pas t'écouter maintenant, l'interrompt-il. J'ai vu madame Bineau ce matin, elle m'en a assez dit. Nous nous sommes arrangés et mis fin au bail d'un commun accord. Tu quittes Paris après-demain. Le temps de rassembler tes affaires.

— Tu me ramènes à la maison ? Mais je ne peux pas...

— Non, surtout ne dis rien, insiste Paul. Tu as brisé ma confiance, Thomas. Tu ne peux pas rester ici et foutre ta vie en l'air ! rage Paul en se levant pour canaliser la colère qui monte en lui.

— J'ai un travail, tu sais. Je vais te rembourser, je...

— Un travail ? Dans ce bar miteux ? Tu appelles ça un travail ? Ne me regarde pas avec ses yeux de merlan frit ! Madame Bineau m'a dit où tu « travaillais », fulmine-t-il en mimant des guillemets et en arpentant nerveusement la pièce.

Thomas se mord la lèvre et détourne les yeux. Il ne s'attendait pas à cela. Mais il n'a pas la force de lutter. Il sait, au fond de lui, qu'il ne peut pas continuer comme ça, qu'il a échoué. Comment a-t-il pu penser qu'il s'en sortirait tout seul ? Son père a raison, il a brisé sa confiance.

Un quart de seconde, Paul se demande s'il a pris la bonne décision. Oui, évidemment. Il n'aurait pas dû le laisser partir si loin. Thomas n'était pas prêt. Il observe son fils. Il lui apparaît si fragile tout à coup. L'image du petit garçon de quatre ans rieur, puis du jeune adolescent espiègle que Thomas était se superposent devant ses yeux. Une époque heureuse. Sans accident de voiture. Sans soirées alcoolisées. Un souvenir lui revient en tête : une journée en famille dans la vallée de la Dordogne. Ils avaient loué des canoës avec Françoise, Philippe et les enfants. Dix-huit kilomètres au fil de l'eau entre séances de plage improvisées et bataille d'eau sous les silhouettes impérieuses des châteaux de Castelnaud et de Beynac. Arrivés à bon port et après avoir déguster une glace à la buvette du club de canoë, ils avaient assisté, fascinés, au départ des montgolfières. Devant l'enthousiasme des enfants, Paul avait promis qu'ils feraient un baptême, un de ces jours. Thomas s'était jeté dans ses bras, le hissant au rang de « meilleur papa de la terre ». Cette pensée adoucit Paul quelques instants et s'assoit sur le lit de son fils :

— Je suis désolé pour ton... ton ami.

— Mon petit ami, Papa.

— Oui. Je suis désolé pour ton petit ami, se reprend Paul. Il est temps de prendre un nouveau départ. J'ai tout arrangé avec Françoise et Philippe. Ils t'attendent. Tu pars aux Hirondelles.

Thomas le regarde stupéfait. Son père le fixe d'un air déterminé.

— Aux Hirondelles ? Mais qu'est-ce que tu veux que j'aille faire là-bas ? explose Thomas en se redressant. Il n'y a rien ! C'est la campagne ! C'est paumé... Y a que des vieux !

— Oui, c'est le concept. Moi, je...

— Tu es très occupé, je sais, marmonne Thomas, résigné.

— J'ai beaucoup de travail en effet et...

— Une grosse affaire à boucler. Je sais, comme d'habitude, réplique Thomas en serrant les dents.

Paul tend une main hésitante vers le front violacé et l'œil gonflé de son fils. Ses doigts tremblent légèrement, suspendus dans l'air, comme s'ils portaient à la fois le poids de la culpabilité et de l'impuissance. Son regard scrute les traits meurtris de Thomas, mais il ne peut se résoudre à franchir cette ultime frontière.

— Je reviens tout à l'heure. Repose-toi, finit-il par dire en se levant.

Il quitte l'hôpital, ses pas résonnant dans le couloir, chaque écho lui rappelant l'écart croissant entre lui et son fils.

Allongé dans son lit, le jeune homme reste immobile, les paupières closes. Dans le silence de la chambre aseptisée, les images affluent dans sa tête, comme des vagues qui refusent de se retirer. Maxime et Thomas. Leurs rires, leurs disputes, leurs rêves. Une mosaïque de souvenirs se forme, projetée sur l'écran intérieur de sa conscience. Le film de leur vie reprend son cours tandis que les effets des opiacés commencent à se faire sentir.